

SOUVENIR TRISTE

A ceux qui l'ont aimé.

*A la triste lueur des lampes colossales
Japerçus à l'écart un catafalque noir,
Et j'entendis—comme un vent sinistre du soir—
Des voix sombres, des chants aux notes sépulcrales.*

*Car, c'était jour de deuil chez les collégiens.
En replis onduleux les noires draperies
Au temple s'étendaient. La mort, dans ses furies,
Avait brisé les rangs des Rhétoriciens.*

*Les racances s'ourraient. Pourtant, pas un sourire !
Bien des yeux, plus d'une âme étaient noyés de pleurs :
C'est qu'il avait vécu ce que vivent les fleurs,
L'instant que vit un chant de lyre...*

Mélancoliquement, chacun se retirait...

*"Enfant, ton souvenir demeurera sur terre
Fidèle toujours ; car, dans un coin solitaire
Une jeune fille pleurait !"*

Antonio Pelle tier

PIEUX SOUVENIR

Humblement dédié à ma mère.

J'ai voulu revoir, encore une fois, ces lieux tristes et sombres, cachés dans une enceinte formée par de nombreux arbres que le printemps a revêtus de nouvelles parures.

Souvent, dans le jeune âge, j'ai marché dans ces allées sablonneuses bordées de croix noires et de riches mausolées de marbre et de granit. La tranquillité de cet endroit me captivait, il me semblait être plus près de Dieu. Le bruit du feuillage que la brise agitait, le parfum de la fleur déposée sur une tombe, me démontraient assez que la terre n'est qu'un exil. Tout ce que je voyais, tout ce que je respirais, et tout ce que je touchais était du domaine de la mort.

Ah ! c'est en ces lieux que l'on sent ce que vaut l'honneur, la richesse ; enfin, tous les attributs terrestres !

N'est-ce pas en ces lieux aussi que la douleur trouve un baume salutaire ?

Aujourd'hui, ces allées sont remplies de gens qui se croisent en tout sens et qui cherchent, navrés, soit un père, soit une mère disparus pour toujours ; soit un frère, soit une sœur, un ami... peut-être aussi une personne chère qui a laissé au cœur un souvenir dont l'évocation fait perler une larme brûlante, qui est comme le débordement du trop plein de souffrances causées par son départ, et dont Dieu seul connaît le prix.

Hélas ! la mort cruelle n'a pas de préférés : elle frappe toujours et sans relâche.

Elle ne connaît pas les beaux projets d'avenir échafaudés soigneusement dans des âges tendres. Tout se brise sur son passage, et, elle ne daigne seulement pas jeter un regard en arrière pour voir si le sillon qu'elle a creusé n'est pas arrosé par des torrents de larmes.

Une humble croix noire, voilà tout ce qui reste, ou plutôt non, ce n'est que l'indication de l'endroit où furent déposés ceux qui ne sont plus. De ces êtres chéris, en vérité, que reste-t-il ? Un peu de cendres !

Voilà l'endroit où les grands de la terre, les riches, les savants, les pauvres ouvriers sont tous couchés. C'est une égalité effrayante. Les pauvres ouvriers sont autant que ces riches insensés qui n'avaient foi que dans leur or. La main de Dieu a frappé et les victimes ont vu leurs fâts agresseurs courber le front et s'abattre dans la même poussière.

Ah ! qu'il fait bon ici, loin, bien loin des déceptions et des tracasseries du monde ; le silence domine

partout. La foule est tout émue et chacun sent passer un frisson qui commande le recueillement et la prière.

Combien est réconfortante l'ombre de la croix qui vient nous couvrir et nous garantir contre les ardeurs accablantes de ce monde trompeur. Tout disparaît et l'âme s'envole dans les régions de la céleste patrie. Oui, vous avez beau crier, gens perfides, vous avez beau prêcher vos doctrines insensées, vous rencontrez ici un bouclier invulnérable, que vos attaques journalières n'ont pu jusqu'ici seulement effleurer. La croix planera toujours dans l'espace, dessinant son profil béni.

* *

Dans un endroit retiré, voilé par quelques arbustes aux touffes épaisses, une jeune fille était agenouillée au pied d'une croix, priant sans doute pour un parent disparu. Dans ses délicates mains, elle tenait un bouquet formé de pensées aux riches couleurs, et de roses entrelacées de quelques marguerites ; elle le déposait en pleurant sur cette tombe, puis fit une dernière prière et s'en alla. Je m'agenouillai à mon tour et d'une main tremblante je saisis une petite pensée que je conserve toujours et que de temps à autre j'aime à regarder. Cette fleur est pour moi un "pieux souvenir," car, elle me rappelle cette jeune fille au cœur bon priant pour ses morts.

RÉNÉ STE FOYE.

Saint-Henri, 1899.

MARIAGE PRINCIER

Le second fils de Monseigneur le Duc de Chartres, S.-A.-R. le Prince Jean d'Orléans, qui vient d'épouser sa cousine, la princesse Isabelle d'Orléans, est né à Paris le 4 septembre 1874. N'ayant pu satisfaire en France son goût très vif pour le métier des armes, il entra à l'Ecole militaire danoise, d'où il passa dans la garde, dont il est un des plus brillants lieutenants. On sait que le Danemark s'est toujours signalé par ses ardentes sympathies pour la France, et que la sœur aînée du prince est devenue princesse Waldemar.



S.-A.-R. LE PRINCE JEAN D'ORLÉANS

Son père, le duc de Chartres, fut obligé de changer de nom, en 1870, afin d'avoir le droit de combattre pour sa patrie ; car la République, ombrageuse à l'excès, avait exilé tous les princes après la chute de Napoléon III. Le duc de Chartres se fit appeler Robert le Fort comme son illustre aïeul, comte d'Anjou, tige des Capétiens, mort en 866.

Si ses enfants lui ressemblent, il y a tout à espérer du prince Jean, dont nous reproduisons les traits.

Quant aux princesses d'Orléans, c'est un fait connu qu'elles sont toutes très bonnes ; autant les princes sont pitoyables sous le rapport de la religion—à de rares et heureuses exceptions près—autant elles sont fièrement catholiques.

La jeune épouse du prince Jean d'Orléans est la troisième fille de Monseigneur le Comte de Paris. Née au château d'Eu, le 7 mai 1878, la princesse est douée de tous les dons de l'esprit et de la beauté.

NOS GRAVURES

Sous ce titre, il s'est glissé une grosse erreur dans notre dernier numéro, au deuxième paragraphe, concernant le jeune Rosario Bourdon. Une feuille d'un autre de nos manuscrits a glissé là ; nous tenons à rétablir le texte vrai.

Le jeune Rosario Bourdon est assez connu pour que nous ne nous étendions pas beaucoup sur son compte. Le talent qu'il a montré tout enfant l'a fait remarquer ; aussi, après un certain temps de leçons au Canada, fut-il envoyé au Conservatoire de Gand (Belgique) dont la renommée est justement universelle. Il vient d'y remporter le premier prix—et il n'est toujours qu'un enfant.

Nous espérons que le Canada saura lui prouver que le goût des arts finit par se développer ici, et que nous parviendrons à le garder sans l'obliger, comme cet autre artiste, lui aussi, Crémazie, de s'expatrier et d'aller mourir délaissé des siens, abandonné, pleurant sa patrie et le beau Saint-Laurent. Notre espoir serait-il déçu ?...

LES ANIMAUX SAUVAGES

LA CHASSE AU RHINOCÉROS

La chasse au rhinocéros se fait de plusieurs manières. Les Hottentots tâchent de le surprendre pendant son sommeil et le couvrent de fleches, lui faisant d'un seul coup le plus de blessures possible, puis ils se sauvent dans les broussailles et se cachent pour échapper au terrible réveil de l'animal ; ils le suivent alors à la trace de son sang jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de faiblesse.

La peau de cet animal, quoique fort dure, n'est pas à l'épreuve des sagaies des Africains, qui savent très bien l'atteindre dans les endroits vulnérables. Il est dangereux de s'exposer à la rencontre de cet animal ; il se précipite sur le chasseur avec furie, le renverse, le perce de sa corne, et l'écrase en le piétinant sous ses pieds.

Comme il a le nez très bon, il faut éviter de se mettre sous le vent, car alors il remonte le vent et marche droit à son ennemi.

Cependant, comme sa vue est très bornée et qu'il se retourne difficilement, les Abyssins, qui sont très lestes, évitent sa rencontre en faisant un crochet.

Certains chasseurs de cette nation, que l'on nomme *hekouppers*, se glissent dans sa bauge en rampant, et, d'un seul coup de lance porté au cœur le blessent mortellement. D'autres, qu'on nomme *ajajeurs*, c'est-à-dire coupe-jarrets, s'en rendent maîtres de la façon suivante :

Ils partent deux à cheval qui leur servira à s'échapper dans le cas où ils viendraient à manquer leur coup. Quand ils approchent du lieu où le rhinocéros s'est remis, ils quittent leur monture qui, bien dressée, restera immobile à les attendre. Ils se rendent à la bauge du rhinocéros ; l'un se cache de côté en tenant à la main un sabre bien effilé, l'autre se présente de face et excite l'animal avec une longue lance.

Tandis que le grand quadrupède se lève furieux, s'arrête un moment pour fixer son adversaire avant de s'élancer sur lui, ce dernier fait un crochet rapide et s'échappe dans les broussailles, tandis que son compagnon met à profit le léger temps d'arrêt que prend le rhinocéros pour lui couper en deux coups de sabre, rapides comme l'éclair, les tendons des talons. L'animal tombe sur le coup, veut essayer de se relever ; impossible, ses jarrets lui refusent tout usage. C'est en vain qu'il essaie de se traîner à l'aide de ses deux jambes de devant, tous ses efforts sont impuissants, et il ne peut que se rouler sur le sol, en creusant à coups de corne de jongs sillons dans la terre.